

taux. Et après? Ce sont là des quantités parfaitement insignifiantes, des centièmes, cinq centièmes, millièmes de la récolte totale retenus momentanément, à leurs risques et périls, non par des accapareurs mais par des spéculateurs qui s'enrichiront ou se ruineront. Pour un quintal qu'ils détiennent, il en est cent, cinq cents ou mille qui circulent et s'échangent.

Il n'y a pas de remède gouvernemental à la vie chère. Il n'y a pas de remède révolutionnaire — au sens populaire de ce mot — à la vie plus chère.

Inutiles, vaines, les histoires d'importation de bétail colonial, de diminution de prix de transport, de suppression de douanes. Les autres pays ne peuvent envoyer en France des denrées dont ils manquent plus que nous-mêmes.

Inutiles, vaines, plus inutiles, plus vaines encore, les imprécations des socialistes, anarchistes, syndicalistes de toutes nuances. Vaines les émeutes! Le pillage de malheureux travailleurs, marchands ou paysans, par des bandes de « prolétaires conscients » ne saurait résoudre la question. La terreur pourra faire baisser momentanément et localement les prix, elle est impuissante à les maintenir, d'une manière générale et durable, au dessous de ceux que fixe la loi inéluctable de l'offre et de la demande.

Pour avoir la vie à bon marché, pour maintenir très hauts les salaires, pour rendre heureux les hommes, pour les rendre bons, pour les conduire rapidement, beaucoup plus rapidement que par les palabres et les actes révolutionnaires, à la société de bien-être et de justice, le moyen principal, primordial, initial, le moyen le plus révolutionnaire, celui sans lequel les autres moyens sont vains, c'est la limitation préventive des naissances, c'est le sabotage des conceptions, la grève des ventres, c'est, tout en accroissant la production, le maintien de la population au-dessous du niveau du stock alimentaire.

G. HARDY.

POPULATION ET AGRICULTURE

« Le village que j'habite a passé depuis ma naissance de 1.400 à 800 habitants; deux villages voisins ont entièrement disparu, deux autres achèvent de mourir... La culture a fait d'incessants progrès. Il n'est pas un pouce de terre qui ne soit cultivé et qui ne soit mieux cultivé... Le travail manque, la main-d'œuvre abonde. De là, dépopulation de la campagne, bien plus par nécessité que par entraînement.

La culture est bien plus facile aujourd'hui qu'autrefois, les transports ne demandent plus le travail exigé par le transport des grains « à somme » c'est-à-dire à dos d'animaux, comme on disait jadis. Le battage s'opère mécaniquement et très vite: il n'emplit plus les loyers d'hiver... Le drainage diminue le travail de culture, la monoculture agit dans le même sens en simplifiant les déplacements... Le nombre des animaux de travail, des chevaux de culture par exemple, s'est abaissé. Aussi ne faut-il pas s'étonner de la dépopulation des campagnes. Si l'exode n'avait pas eu lieu progressivement, on aurait assisté à des crises très graves et à des grèves rurales comme dans le Midi.

Comment pourraient vivre dans le village auquel il est fait allusion les 1.400 habitants d'autrefois? »

Dr DELBRET,

La situation des Populations rurales,
cité par Eugène d'Eichthal (de l'Institut).
La formation des Richesses. Paris, Alcan 1906, p. 207.

Poignée de faits

Sous les galeries de l'Odéon, à Paris, on a trouvé, le 8 septembre, une fillette de trois ans, abandonnée, sans nul doute, parce qu'étant une charge trop lourde pour celle qui l'avait mise au monde.

— A Asnières, madame Barbotte, ayant trop suivi à la lettre le « croissez et multipliez », s'est vu jetée dehors par un proprio n'aimant pas les gens qui n'ont pas le sou. Le syndicat des locataires a bien fait ce qu'il a pu pour la malheureuse mère. Mais, un peu de propagande néo-malthusienne ne messierait pas. Ce serait de la bonne action directe. Les propriétaires ne veulent pas loger les familles nombreuses. Ouvriers, faites peu d'enfants.

— A Pont-de-Metz, près d'Amiens, une fillette de quinze mois est étranglée par l'amant de sa mère. La brute en question est sous les verrous. Mais, la prison, est-ce une solution? Pour les enfants non-désirés, il n'y en a qu'une: ne pas les mettre au monde.

— Henri Garnier, neuf ans, pupille parisien de l'A. P., placé chez un mineur, à Wallers (Nord), s'est enfui. Arrêté à Paris, il a dit s'être sauvé parce qu'on ne lui donnait pas assez à manger.

Encore un qui doit bénir ses parents de l'avoir mis au monde.

La mangeuse d'hommes

Dessin de MAC.



— Celle qui détruit un fœtus est criminelle.
— Celle qui tue les hommes est une idole !!!

UN LIVRE DE M. BERTILLON

Cet ouvrage (1) présente un avantage: il réunit la majorité des arguments présentés par les repopulateurs et les adversaires du néo-malthusisme. J'en recommande vivement la lecture à tous ceux qui attachent quelque importance à la question de population.

M. Jacques Bertillon a suivi le programme tracé pour le concours ouvert par l'Académie des sciences morales et politiques. Il l'a si bien développé qu'il a mérité le premier prix. Successivement, il expose la situation démographique de la France, indique qu'elles sont, suivant les repopulateurs, les conséquences de la baisse du taux de la natalité, les causes de cette baisse; il fulmine contre les « propagandes criminelles », notamment contre la nôtre et présente enfin « les remèdes à opposer au fléau ». Des annexes intéressantes, des études démographiques communales terminent l'ouvrage.

Le titre même de ce livre est un outrage à la vérité: il n'y a pas en France dépeuplement. Une seule année, on a pu constater dans ce pays un excédent des décès sur les naissances. Cela n'a pas continué, malheureusement.

Je dis malheureusement, car la France est surpeuplée et les amis des prolétaires, des humbles et des souffrants, devraient se réjouir de son désurpeuplement, comme du désurpeuplement de tous les autres pays.

La France est surpeuplée. Les salaires y sont bas, les journées de travail dures et longues, le nombre des chômeurs considérable. Puisque la marchandise travail est à vil prix, c'est qu'elle abonde. Si nous recherchons le bien-être des travailleurs, il nous faut désirer la diminution de leur nombre.

Ce point de vue, vous n'en doutez pas, n'est point celui de M. Bertillon. Pour le statisticien municipal, la question misère est tout à fait secondaire. Ce n'est pas qu'il manque de cœur: il veut qu'on soulage les détresses, il propose même d'attribuer des aumônes aux familles nombreuses, il invoque la charité, la solidarité, toutes les vaines niaiseries avec lesquelles on tente d'endormir les souffrances populaires. Mais il ne lui semble pas absolument nécessaire, il ne lui semble pas désirable, ni possible, de rendre tous les travailleurs, tous les hommes, sains, fiers, indépendants, heureux.

Sa préoccupation, comme celle de tous ses confrères, repopulateurs intentionnels, c'est la crainte de l'Allemagne, de l'envahissement étranger. Il nous offre en exemple les prolifiques d'outre-Rhin, et même ceux du Japon. Nous avons tous les défauts, nous perdons notre réputation littéraire, artistique, scientifique; les autres peuples ont toutes les qualités, conquièrent en toutes choses la prépondérance. Ils donnent bien entendu leurs éminentes qualités à leur insouciance procréatrice; nous devons nos défauts, c'est évident, à notre prévoyance sexuelle.

(1) *La dépopulation de la France*, 4 vol. 6 fr. Alcan, éditeur, 103, boulevard Saint-Germain, Paris.

Il m'est impossible de relever dans le court espace que peut me laisser *Génération Consciente* tous les points sur lesquels nous sommes en opposition radicale avec M. Bertillon. A des arguments artificieusement appuyés sur des statistiques, il me faudrait répondre par des statistiques. C'est tout un ouvrage à opposer à celui-ci.

Il me suffira de dire que deux hommes éminents: Bertillon et Achille Guillard, père et grand-père de l'auteur, avaient cette opinion que la prospérité d'un pays se mesure à l'aisance de ses habitants, à la longueur de la vie moyenne, au nombre proportionnel des adultes producteurs qu'il contient.

Or, la France est le pays du monde où sévit le moins la misère, où la vie moyenne est la plus longue, la mortalité infantile est deux fois moins forte en France qu'en Allemagne, où le nombre proportionnel des producteurs adultes est le plus élevé. La France est le pays le plus riche du monde, celui où, dans un partage équitable, la plus forte somme reviendrait à chaque individu — (ce qui ne veut pas dire que cette somme soit élevée). Nous ne menaçons en rien les autres pays; aucun peuple ne souhaite autant la paix universelle et n'agit autant que le nôtre pour la maintenir. Il n'y a pas en France comme en Allemagne de parti qui prétende que la surpopulation donne le droit d'envahir les nations moins prolifiques. A ce compte, le monde appartiendrait aux Chinois et aux Russes. A aucun point de vue la France n'est inférieure aux autres pays; son activité dans toutes les branches ne le cède en rien à celle des autres peuples.

Il manque un chapitre à l'ouvrage de M. Bertillon: la comparaison au point de vue hygiène, mortalité, vie moyenne, célibat, etc., des départements prolifiques aux départements à basse natalité. Et je serai bien étonné si le leader des repopulateurs, à envisager ce point, ne devait pas reconnaître que la santé, le bien-être, la moralité sont supérieurs dans les départements les plus prévoyants.

M. Bertillon donne une histoire du mouvement malthusien erronée sur bien des points, incomplète et en tous cas fielleuse et haineuse. Il y dénature à plaisir les idées, les intentions néo-malthusiennes, le but de la propagande.

Quant aux remèdes préconisés par l'auteur, y compris ceux qui consistent à emprisonner les militants néo-malthusiens, ils sont sans aucune espèce de valeur. Nous avons eu à maintes reprises l'occasion de montrer l'inanité de toutes ces mesures, d'assistance en somme, qui consistent à faire élever les enfants des imprévoyants par le labeur des prévoyants.

Les monographies de communes à haute et basse natalité, pour la plupart empruntées à Arsène Dumont sont intéressantes et généralement à l'avantage de la thèse néo-malthusienne.

G. H.